

Préface

Ce recueil a été réalisé au cours de l'année scolaire 2000-2001.

Pour ce faire, j'ai sollicité d'anciennes élèves qui étaient venues régulièrement me parler durant les deux années de leur formation.

J'ai souhaité ne solliciter que mes élèves, car un climat de confiance s'était instauré entre elles et moi. Je ne voulais surtout pas entrer dans la vie de ces jeunes filles sans y avoir été invitée à plusieurs reprises.

Comme je voulais retranscrire ce qu'elles avaient à dire le plus fidèlement possible, je me suis aidée d'un dictaphone.

Nous nous sommes donc rencontrées à l'extérieur du lycée dans un endroit public agréable et propice à la discussion (difficile à trouver sur Tahiti finalement !).

Les rencontres ont duré une heure en moyenne. Les filles racontaient ce qu'elles avaient envie de raconter. J'ai essayé d'intervenir le moins possible, bien qu'il m'ait semblé important de connaître la trame de leur histoire. J'ai voulu également connaître leur point de vue sur la façon dont les adultes pourraient les aider.

Le but de ce travail n'a pas été de rentrer dans ces vies en voyeur ou en juge, mais véritablement de dire les choses.

Il semblerait que les jeunes en aient marre que la Polynésie soit présentée au reste du monde comme le dernier lieu préservé et comme le paradis. Elles vivent quelques fois dans l'enfer et elles veulent que cela se sache.



Introduction

L'approche du départ me fait réaliser qu'il me faut mettre sur papier quelques histoires qui m'ont été relatées et que je voudrais mettre au jour. Il pourrait paraître indécent de le faire, de parler de ces élèves passant dans mes classes, mais je pense que l'histoire de chacun doit faire grandir celle des autres et que le non-dit n'est jamais bon.

Tous les récits que je me permets de dévoiler n'ont pas pu s'écrire sans la permission des filles. Ces histoires qui me paraissaient "tellement dingues" quand je suis arrivée sur le Territoire sont devenues presque "tellement ordinaires" au fil des années. J'entends par "tellement ordinaire" non pas l'importance que j'en donne, mais la "normalité" que cela représente.

Six ans, déjà...

Quand je suis arrivée sur le Territoire en juillet 1995, je n'avais pas vraiment idée de ce que je venais chercher ici et ce que j'allais y trouver.

Je savais que je voulais enseigner, mais je ne savais pas que ce travail allait me mettre en face de certaines jeunes filles en pleine déstructuration mentale.

L'aspect idyllique d'un côté, avec les parfums, les pubs "Tahiti douche", les couleurs du lagon; et puis d'un autre côté ces jeunes filles qui vivaient leur adolescence tellement différemment de moi, dans une souffrance et un contexte social peu enviables.

Il me fallait donc faire passer un programme (très métropolitain, somme toute), et d'un autre côté, il fallait absolument connaître ces têtes brunes pour trouver le moyen de le faire passer.

C'était très difficile car je pense que dans l'existence, toutes nos réactions, tous nos acquis sont liées à notre vécu et à notre culture. Avant d'être plongée dans un univers qui n'était pas le mien, je n'avais pas idée de la difficulté de vivre dans un endroit où nos références ne sont plus de mise. Je pense que j'aurais ressenti cela encore plus fortement dans un pays dont l'Histoire ne soit en aucun cas liée à celle de la France. Là, la référence première est celle de la métropole avec ses beaux discours, avec sa manière de vivre et d'imposer les choses parce qu'on les croit meilleures.